



HAL
open science

Les sous-sols de l'art rupestre à l'abri Pomongwe (Matobo, Zimbabwe)

Guillaume E Porraz, Precious Chiwara, Magnus Haaland, Joseph Matembo,
Thubelile Mnkandla, Kelvin Machiwenyika, Todini Runganga, Chantal
Tribolo, Val Aurore, Camille Bourdier

► **To cite this version:**

Guillaume E Porraz, Precious Chiwara, Magnus Haaland, Joseph Matembo, Thubelile Mnkandla, et al.. Les sous-sols de l'art rupestre à l'abri Pomongwe (Matobo, Zimbabwe). *Lesedi : Field notes*, 2020. hal-03094830

HAL Id: hal-03094830

<https://hal.science/hal-03094830>

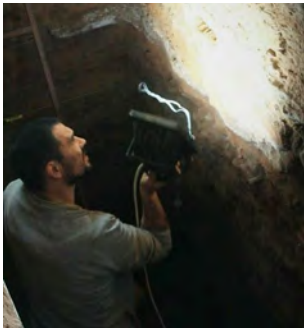
Submitted on 8 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les sous-sols de l'art rupestre à l'abri Pomongwe (Matobo, Zimbabwe)

Guillaume Porraz, Precious Chiwara, Magnus M. Haaland, Joseph Matembo, Thubelile Mnkandla, Kelvin Machiwenyika, Todini Runganga, Chantal Tribolo, Aurore Val & Camille Bourdier



Guillaume Porraz est chargé de recherche au CNRS au laboratoire LAMPEA de l'UMR 7269 à l'université Aix-Marseille et chercheur associé à l'université de Witwatersrand, à Johannesburg. Il travaille en Afrique australe depuis 2006, et participe et codirige plusieurs projets de recherche dans les provinces du Limpopo, du Western Cape et du Kwazulu-Natal en Afrique du Sud, mais aussi dans le massif des Matobo au Zimbabwe. Ses travaux se concentrent sur l'étude des sociétés humaines du Pléistocène moyen et supérieur et l'engagent sur la question des techniques de leur histoire et de leur évolution.

Precious Chiwara, Department of History, University of Zimbabwe.

Magnus M. Haaland, SFF Centre for Early Sapiens Behaviour (SapienCE), University of Bergen.

Joseph Matembo, University of the Witwatersrand.

Thubelile Mnkandla, Department of History, University of Zimbabwe.

Kelvin Machiwenyika, National Museums and Monuments of Zimbabwe, Zimbabwe Museum of Human Sciences (Harare).

Todini Runganga, National Museums and Monuments of Zimbabwe, Museum of Natural Sciences (Bulawayo).

Chantal Tribolo, CNRS, UMR 5060, IRAMAT-CRP2A, Université de Bordeaux.

Aurore Val, Abteilung für Ältere Urgeschichte und Quartärökologie Department, Universität Tübingen, & Evolutionary Studies Institute, University of the Witwatersrand.

Camille Bourdier, UMR 5608 RACES, Université Jean Jaurès, Toulouse.

Le massif des Matobo (ou des Matopos), classé au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO depuis 2003, est une entité paysagère, naturelle et culturelle, du sud-est du Zimbabwe. Il est formé de dômes granitiques qui s'étendent sur une superficie de plus de 3000 km² et s'élèvent à une altitude moyenne comprise entre 1200 et 1500 mètres. Cette entité paysagère appartient au domaine des hauts plateaux du *highveld* et participe du système hydrographique de la rivière Limpopo qui dessine la frontière entre le Zimbabwe et l'Afrique du Sud.

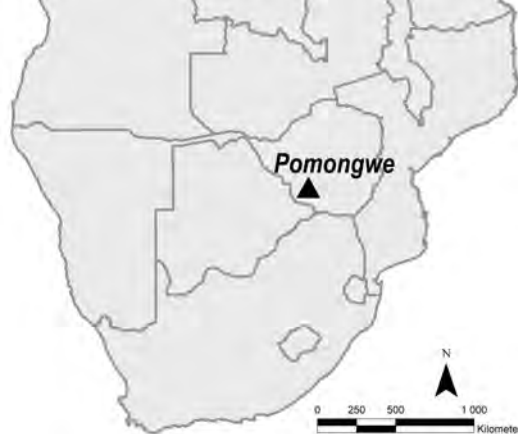
Le massif des Matobo se distingue par sa forte densité en sites archéologiques et notamment en sites d'art rupestre, qui parsèment l'environnement (Nhamo et Bourdier, 2019). Ces sites se positionnent à différents points du territoire et mobilisent des gammes d'expression visuelle dont la signification et les recouvrements échappent en grande partie au visiteur (Jobard, ce volume). Pour mieux en remonter le sens, l'étude de l'art rupestre implique de partiellement se distancier du sujet pour mieux s'intéresser aux environnements naturels et

culturels qui ont accompagné la naissance de ces productions.

Le projet MATOBART (Bourdier *et al.*, ce volume) se construit sur une logique d'étude fondatrice qui cherche à associer les archives du sol et de la paroi pour mieux confondre les hommes et les artistes. L'incorporation des strates sédimentaires à l'étude de l'art rupestre peut relever d'une évidence mais se heurte néanmoins à une suite de difficultés pratiques. La première d'entre elles relève des processus géologiques mis en jeu. Dans le massif des Matobo, nombre des sites d'art rupestre sont dépourvus de sédiments. Un exemple est le magnifique abri peint de Silozwane, riche de peintures (Dudognon, ce volume) mais dénué de vestiges au sol.

De multiples cas de figures existent toutefois. Certains sites d'art rupestre ont ainsi fonctionné comme des pièges sédimentaires, tels Bambata, Nswatugi (Khumalo *et al.*, ce volume) ou Pomongwe, et il n'est donc pas rare de pouvoir retrouver au sol les vestiges des occupations humaines passées. C'est alors une suite d'attributs physico-chimiques, comme la protection du site face aux agents naturels, qui détermine la qualité de l'information enregistrée. Ces attributs influencent la puissance et la résolution de la stratigraphie, soulevant consécutivement la question de la chronologie des événements archéologiques pris en compte. L'enjeu est alors de taille : établir des associations entre les objets de vie abandonnés au sol et les compositions et symboles représentés sur la paroi.

Le massif des Matobo est riche d'une préhistoire qui remonterait à l'Early Stone Age (Walker et Thorpe, 1997). Ce sont toutefois les phases les plus récentes du Later Stone Age (LSA) qui sont les mieux connues et les mieux maîtrisées, profitant notamment de la synthèse réalisée par N.J. Walker (1995). Ce dernier a engagé un important travail de terrain et a mobilisé de multiples sources archéologiques pour reconstruire une première histoire des chasseurs-cueilleurs des Matobo au cours des seize derniers millénaires. Pour cela, l'auteur s'est appuyé sur plusieurs séquences stratigraphiques, dont certaines remarquables par la résolution des événements sédimentaires et la qualité des préservations organiques. Ces séquences enregistrent également des processus géoclimatiques opérant à l'échelle de la région. Les variations



d'humidité sont par exemple à l'origine des processus de desquamation des parois de granite qui donnent au massif des Matobo cette morphologie moutonnée si singulière.

Ces processus de desquamation n'ont pas échappé à l'œil des préhistoriens, qui se sont très tôt intéressés à la présence des plaquettes dans le sol et à leur signification d'un point de vue paléoclimatique (Cooke, 1971). Mais l'effort le plus audacieux est certainement celui consistant à chercher sur le revers des plaquettes le motif fragmenté d'une œuvre rupestre. La recherche de fragments démantelés des parois peintes (écaillés) a été entreprise très tôt, notamment par C. K. Cooke sur le site de Pomongwe (Cooke, 1963). Toutefois, ce n'est que plus tardivement que cette entreprise sera suivie de succès (Walker, 1995), offrant ainsi l'opportunité unique de sonder les sous-sols de l'art rupestre pour mieux en interroger le sens et en comprendre la chronologie.

Les enjeux sous-jacents à la bonne maîtrise de la chronologie de l'art rupestre en Afrique australe participent d'une meilleure compréhension des processus historiques sur le continent africain, mais relèvent aussi d'un travail plus fondamental sur l'importance et la signification des registres symboliques dans l'organisation des sociétés de chasseurs-cueilleurs. Les personnes qui connaissent l'Afrique australe savent la richesse de cette région du monde en sites d'art rupestre et la qualité des représentations figurées. Sur d'autres continents, comme en Europe, en Asie du sud-est et probablement en Australie, les premiers témoignages d'art rupestre remontent à plus de 35 000 ans (Balme *et al.*, 2009 ; White *et al.*, 2012 ; Aubert *et al.*, 2014). On restera donc surpris d'apprendre que les âges attestés pour l'art rupestre d'Afrique australe ne dépassent pas aujourd'hui les 5 millénaires d'ancienneté (Bonneau *et al.*, 2017), faute à l'absence de résidus carbonés qui permettraient de dater directement les peintures en question.

Dans le cadre du projet MATOBART, nous nous sommes fixé l'objectif de réviser et de compléter les



Figure 1 : Vue de l'abri de Pomongwe (Matobo, Zimbabwe) lors de sa réouverture en octobre 2018 (©CNRS). La tranchée V dans laquelle ont été retrouvées les écailles de granite peintes se trouve en arrière-plan, au pied de l'échafaudage élaboré pour le relevé rupestre.

données acquises et publiées pour le site de Pomongwe. N. J. Walker mentionne en effet la présence d'écailles peintes dans les niveaux LSA Pléistocène et Holocène, étirant la chronologie de l'art rupestre d'Afrique australe sur plus de 12 millénaires (Walker, 1995). C'est forts de cette première hypothèse que nous avons entrepris une campagne de quatre semaines à Pomongwe du 28 octobre au 25 novembre 2018. L'objectif de terrain visait notamment à s'assurer de l'intégrité des dépôts LSA et à veiller au bon récolement de nos observations de terrain avec celles de N. J. Walker.

Pomongwe se présente comme un vaste abri de morphologie absidale (Figure 1), d'une longueur et d'une largeur maximale d'environ 20 mètres et d'une hauteur sous-plafond d'environ 12 mètres (à sa ligne d'aplomb). Il s'ouvre à l'Est et profite de conditions très favorables, ainsi que nous le rappelle N. J. Walker (1995 : 127) : « [Pomongwe] is one of the most ideal, natural, living sites in the Matopos, if not in all Zimbabwe ». La séquence archéologique de l'abri Pomongwe est forte d'une sédimentation de plus de trois mètres de puissance (Cooke, 1963), dont un mètre de dépôts LSA qui scellent les occupations humaines. Des plaquettes de granite sont piégées sur l'ensemble de la séquence et celles-ci se raréfient dans les dépôts les plus récents, ce qui s'explique par un double mécanisme renvoyant à la vitesse de sédimentation d'une part et aux processus de compaction des dépôts d'autre part (Mnkandla, 2019).

Notre stratégie de terrain a notamment consisté à réouvrir la tranchée V de N. J. Walker, située à l'aplomb de la paroi ornée (Figure 1), et au sein de laquelle plusieurs écailles peintes avaient été retrouvées (Walker, 1995). Le nettoyage de la tranchée a rapidement permis de mesurer la qualité des événements sédimentaires. Des effets de paroi sont visibles en contact avec le granite, mais ceux-ci restent très limités et n'ont affecté que marginalement la géométrie des dépôts. De la même façon, la relative sécheresse qui règne au fond de l'abri semble avoir limité les processus secondaires de bioturbation et de diagenèse. Notre travail sur la tranchée V a consisté (1) à dessiner les coupes en veillant aux bonnes équivalences avec la stratigraphie Walker, (2) à réaliser une couverture photogrammétrique détaillée et (3) à prélever des sédiments pour analyses micro-morphologiques, paléo-environnementales et pour datations radiocarbone.

La séquence LSA de la tranchée V de Pomongwe est composée d'une cinquantaine d'unités stratigraphiques qui couvrent une chronologie comprise entre ca. 15 500 cal BP et 4 500 cal BP. La séquence a été subdivisée en quatre phases chrono-culturelles principales (Walker, 1995) que sont respectivement, de la base au sommet, les phases de Pomongwe, Maleme, Nswatugi et Amadzimba. Ces différents niveaux archéologiques livrent des restes de nature minérale (outils et vestiges de taille, colorants) et organique (restes fauniques, charbons, graines, etc.), et témoignent de changements dans les modalités

d'occupation, d'expression et d'adaptation des populations. Les éléments à disposition montrent que le site rupestre de Pomongwe était aussi un lieu de vie, tourné vers le traitement des carcasses animales et des végétaux, vers le renouvellement de l'outillage en pierre (Chiwara-Maenzanise, 2018 ; Matembo, 2019), vers la confection d'éléments de parure mais aussi vers la transformation des oxydes de fer et la préparation des pigments naturels (Nhunzvi J. et al., ce volume).

Les premières recherches de terrain et les analyses de laboratoire en cours confirment tout le potentiel du

site de Pomongwe et, à travers lui, de l'ensemble des Matobo pour préciser et modifier notre regard sur la nature et l'ancienneté de l'art rupestre en Afrique australe. L'abri de Pomongwe montre une permanence dans les occupations humaines et une répétition dans l'acte de peindre pour une chronologie qui semble s'étirer durablement au cours du LSA. La nature des contemporanéités entre les occupations et les peintures demande à être mieux comprise, mais le recouvrement de ces espaces laisse d'ores et déjà entrevoir toute la proximité de ces registres de vie.

Bibliographie

- AUBERT, M., BRUMM, A., RAMLI, R., SUTIKNA, T., SAPROMO, E. W., HAKIM, B., MORWOOD, M. J., VAN DEN BERG, G. D., KINSLEY, L., A. DOSSETO, 2014, « Pleistocene cave art from Sulawesi, Indonesia », *Nature*, 514, p. 223-27.
- BALME, J., DAVIDSON, I., MCDONALD, J., STERN, N., VERTH, P., 2009, « Symbolic behaviour and the peopling of the southern arc route to Australia », *Quaternary International*, 202, p. 59-68.
- BONNEAU, A., PEARCE, D., MITCHELL, P., STAFF, R., ARTUR, C., MALLIN, L., BROCK, F., HIGHAM, T., 2017, « The earliest directly dated rock paintings from southern Africa: new AMS radiocarbon dates », *Antiquity*, 91(356), p. 322-333.
- CHIWARA-MAENZANISE, P., 2018, *Morphological variability of the Late Holocene microlithic baked tools from Pomongwe cave, Matobo, Western Zimbabwe*, Masters dissertation, Harare, University of Zimbabwe.
- COOKE, C. K., 1963, « Report on excavations at Pomongwe and Tshangula caves, Southern Rhodesia », *The South African Archaeological Bulletin*, 18(71), p. 73-151.
- COOKE, C. K., 1971, « Excavations in Zombepata Cave, Sipolilo District, Mashonaland, Rhodesia », *The South African Archaeological Bulletin*, 26(103/104), p. 104-126.
- MATEMBO, J., 2019, *The Middle and Later Stone Age crystal quartz technologies of Pomongwe Cave, Matopos*, Masters dissertation, Johannesburg, University of the Witwatersrand.
- MNKANDLA, T., 2019, *A reconstruction of palaeoenvironmental conditions in Matobo World Heritage Landscape: a geoarchaeological perspective*, Masters dissertation, Harare, University of Zimbabwe.
- NHAMO, A., BOURDIER, C., 2019, « Matobo rock art », in SMITH, C. (dir.), *Encyclopedia of Global Archaeology*, New-York, Springer, doi: 10.1007/978-3-319-51726-1_3252-1.
- WALKER, N. J., 1995, *Late Pleistocene and Holocene hunter-gatherers of the Matopos*. Uppsala, Studies in African Archaeology, 10.
- WALKER, N. J., THORP, C., 1997, « Stone Age Archaeology in Zimbabwe », in G. PWITI (dir.), *Caves, monuments and texts: Zimbabwean archaeology today*, Uppsala, p. 9-32.
- WHITE, R., MENSAN, R., BOURRILLON, R., CRETIN, C., HIGHAM, T., CLARK, E., SISK, M., TARTAR, É., GARDÈRE, P., GOLDBERG, P., PELEGRIN, J., VALLADAS, H., TISNERAT-LANORDE, N., SANOÏT DE, J., CHAMBELLAN, D., CHIOTTI, L., 2012, « Context and dating of Aurignacian vulvar representation from Abri Castanet, France », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 109(22), p. 8450-8455.
-